

Les Ennemis du Vin

Le vin eut des ennemis conscients qui firent campagne contre lui. Il eut aussi — et ce ne furent pas les moins nuisibles* de faux amis qui le trahirent. Il eut enfin des amis maladroits qui, par avidité ou par paresse, gâchèrent, en même temps que leurs propres intérêts, l'intérêt général du vin.

Les amis maladroits, pires que des ennemis, furent les propriétaires de vignobles. Ils ne surent pas comprendre que leur fortune, leur vie même était liée à la fortune et à la vie du vin. Ils laissèrent la chance par leur incurie, — ou par leur avidité. Certains s'endormirent dans la bienheureuse paresse où, depuis tant d'années, la prospérité des vignobles français avait bercé leurs aïeux... Travailler, prendre la peine, à quoi bon? La vigne fidèle donnait son jus précieux tous les oerobres, et, tandis que le vigneron nonchalant fumait sa pipe au seuil du chai, — voilà qu'affluaient les courtiers, se disputant à coups de billet. bleus la vendange encore effervescentes. D'autres, cependant, plus ambitieux, plus avisés, constatant le facile débit des récoltes, accroissaient sans relâche le territoire des vignes. Ils en plantaient dans les grasses terres à blé ou à la place des prairies défoncées; ils déracinaient les bois pour en planter encore. Bonne ou mauvaise terre à vigne, la vigne y poussait tout de même, à force d'engrais, et peu importait la qualité de la vendange, puisqu'elle se vendait toujours. C'est ainsi que la majorité des départements français se mit à produire du vin: il y eut des vignobles dans l'Ille-et-Vilaine! Ces vins, que la nature contrainte produisait comme à regret, étaient forcément médiocres; écoulés tout de même par des habiletés de négociants, ils dépréciaient à la longue la marque française; ils grevaient le marché d'un poids mort qui devint peu à peu l'obstruer, l'écraser. Ce qui advint dès que la limite de la consommation fut atteinte.

Elle fut atteinte d'autant plus vite qu'une équipe d'ennemis avérés du vin, de gens qui, du moins, ne se souciaient duère de sa vie ou de sa mort, mais qui voulaient faire bâivement fortune à ses dépens, acerut encore par la fraude cette production démesurée. Ils firent du vin, du vin que nulle vigne n'avait jamais porté à l'état de grappes vermeilles ou dorées. Tel propriétaire du Midi venait à l'un de ces néfastes industriels sarécote, trois cents barriques par exemple, à prendre dans son chai; mais le contrat de vente stipulait que l'acheteur gardait, six mois durant, la clé de ce chai et pouvait y travailler à sa fantaisie. Pensez quelle cuisine et quelle chimie s'élaboraient, à l'abri de ce chai d'apparence honnête! Ce n'était pas trois cents barriques, mais bien quinze cents, qu'il avait déchargées au bout du semestre, quinze cents barriques au sein desquelles les trois cents d'origine ne figuraient plus que comme prête-nom, noyées dans l'alcool de rebut, l'eau, les colorants, le tanin, les bisulfites, — mixture redoutable qui, non seulement encombrerait pour sa part le marché déjà lourd, mais dégoûtait peu à peu le consommateur d'un liquide devenu suspect, que l'estomac supportait mal. Ainsi le vin perdit insensiblement sa réputation de boisson hygiénique, de conservateur et de réparateur de la santé, de la gaieté humaines, — qu'il avait acquises depuis une antiquité vénérable et conservée à travers les siècles... Savez-vous, que dans certains estaminets de Paris, le fournisseur envoie le matin la barrique de vin pleine, et la fait reprendre vide le soir, — garantissant qu'il durera une quinzaine d'heures, mais pas davantage: dès le lendemain,

ce prétendu vin ne serait plus qu'une sorte d'eau saumâtre, toute sa chimie précipitée au fond!..

Quand le discrédit du vin eut ainsi pris de l'ampleur, grâce à sa surproduction et à la fraude, les suprêmes ennemis entrèrent en campagne pour le perdre tout à fait: les médecins.

Il faut vraiment que la *vis comica* soit bien épuisée en France pour qu'une certaine catégorie de charlatans à diplôme n'ait pas encore trouvé son Molière, fût-il au petit pied. La gloire immense de Pasteur (qui pour la foule est un guérisseur) protège, je crois, tous nos thérapeutes, et aussi l'incontestable mérite des Pozzi, des Robin et autres maîtres. Autrement, les huées du public auraient déjà chassé de la science les bonshommes ridicules et pernicieux qui proseraient alternativement la tomate ou le haricot vert, qui forent les pauvres humains à s'alimenter de pâtes sinistres et à s'abreuver exclusivement d'eaux minérales puantes. Ce furent eux qui s'avisèrent, certain jour, de proser le vin. Et non pas le vin suspect, le vin d'origine mal connue, le vin à trop bas prix pour être sincère, — mais tout le vin en masse, de la Bourgogne comme du Bordelais, de la Touraine comme du Midi.

Et les pauvres niais qui s'abstiennent religieusement de la tomate ou du haricot vert, qui s'entonnent avec componction des bouillies et des pâtes, ne s'avisèrent pas de réfléchir que, depuis les temps les plus reculés, l'humanité buvait du vin comme elle mange du pain et respire de l'air; ils ne regardèrent pas une carte de France pour constater que les départements les plus riches en vignobles sont presque exempts de tuberculose. Ils se soumièrent, ne burent plus de vin, se détraquèrent l'estomac avec des eaux minérales aussi artificielles que le plus artificiel des vins — et devinrent neurasthéniques par centaines. Ceci n'est pas une plaisanterie: constatez que fait autour de vous. Parmi ceux de vos amis qui ont continué l'usage du vin, vous ne trouverez guère de neurasthéniques; — ces bons buveurs ne sont pas des "gens à médecin." Peut-être est-ce pour cela que les médecins besogneux ont déclaré la guerre au jus de la vigne.

MARCEL PRIEVOST,
de l'Académie française

Americanisme.

Pardon, mon cher lecteur, si je me permets de glisser une note sérieuse au milieu des joyeux contes que publie l'«Escholier» à l'occasion des fêtes de la Noël, mais l'«Escholier» qui n'est pas une feuille vulgaire sait mêler l'utile à l'agréable et n'ignore point qu'à tout tableau il faut des ombres.

Ceci posé, j'entre en propos et te prie, cher lecteur de méditer un peu avec moi cette pensée profonde de Platon: «Si vous ne souffrez pas à la vue du laid, vous perdez dès ce moment, le sens du Beau.» N'est-ce pas qu'elle est grave la conclusion que Platon tire de l'antécédent qu'il a d'abord établi, très grave même, puisque perdre le sens du Beau, c'est perdre le bon goût français, c'est être condamné à errer toute sa vie durant en matière d'art et de littérature, autrement dit à prendre des vessies pour des lanternes, passez-moi l'expression! Et telle est la triste position dans laquelle se mettent volontairement nos jeunes gens canadiens-français, nos amis du sexe faible qui fréquentent assidûment et par malheur en trop grand nombre nos théâtres anglais de Montréal, Orpheum, Princess, etc., sans te faire l'injure, lecteur, de mentionner le Gayety

Quel aliment intellectuel ces salles imprégnées d'un atmosphère tout fait des mignardises et des niaiseries américaines qu'on qualifie du nom de "jokes" peuvent-elles fournir à un cerveau bien équilibré et qui s'est abreuvé un tantinet aux merveilleuses sources de beauté que nous offre la littérature française. Et je dis et maintiens que ces spectacles et vaudevilles doivent répugner à tout homme de goût et d'intelligence parce qu'ils n'ont rien de Beau, parce qu'ils ne valent pas la peine d'être vus.

Et quand je songe que tous les jours, il vous arrive de rencontrer des jeunes gens, des jeunes filles qui vous disent avec un grand sérieux: "Mon cher, êtes-vous allé à l'Orpheum, au Français, etc., cette semaine? Non! Alors, ne manquez pas cela, si vous saviez comme c'est beau." Je m'extasie, moi, devant cette ineffable "comme c'est beau" et je me demande comment il se fait que des têtes intelligentes en viennent à ce point d'admirer de pareilles insignifiances et de perdre à ce degré le sens du Beau.

Qu'est-ce donc que le Beau. Va-t-on me faire croire qu'il y a du Beau à voir un vil juif qui intéresse spectateurs et spectatrices par ses seules grimaces, se faire rouler bêtement par un tire-laine quelconque. Le Beau, en notre siècle, consisterait-il dans les contorsions d'un acrobate de foire, dans les facéties d'un bouffon de cirque, dans la tambourinade des "rags" américains, enfin dans toutes ces pièces d'un burlesque grossier et souvent grivois dues au génie abâtardi de nos voisins, les citoyens de la libre Amérique, qui n'ont qu'un but, produire de l'"Effet", intéresser par l'"effet". Néanmoins il y a une grande marge entre l'effet et le Beau, car l'effet est tout ce qui étonne, frappe, saisit à tort et à travers et le Beau, lui, saisit et élève la nature raisonnable parce qu'il procède de la puissance ordonnée, d'où il n'y a de réellement beau que ce qui élève l'âme et ne plaît pas tout simplement aux sens. L'oubli d'un seul principe est cause de cette dégénérescence, de cette américanisme terrible de nos goûts, l'oubli de ce principe que la matière n'est belle que par l'esprit, que le sensualisme noie l'esprit dans la matière, et comme conséquence l'on en arrive à se complaire avec des farces assaisonnées de plaisanteries grossières et de gesticulations grotesques bonnes tout au plus à amuser le vulgaire, mais non pas des gens qui ont fait un cours d'étude, mais non pas des jeunes filles qui prétendent, depuis ces dernières années surtout, être devenues des intellectuelles.

Il est honteux que dans une ville comme Montréal aux trois-quarts canadienne-française nous n'ayons pas un théâtre plus convenable. A quoi est-ce dû? A l'américanisme qui envahit les esprits et qui fait que l'on encourage les théâtres anglais, qu'on leur permet de vivre, tandis que nos théâtres français doivent fermer leurs portes. On va peut-être dire que je suis pessimiste, mais il me souvient d'avoir entendu un anglais maugréer un jour qu'il ne pouvait se procurer un siège à l'Orpheum: "Voyez, ces Canadiens qui crient pour le respect de leur langue et qui vont toujours aux théâtres anglais et ne sont même pas capables de faire vivre leurs théâtres de langue française." La remarque est juste et constitue un argument *ad hominem* des plus en règle.

Je me sauve, cher lecteur, et te prie avec La Bruyère de mieux diriger tes aspirations afin qu'on ne puisse dire de toi: "Montre lui un feu grégeois qui le surprenne, ou un éclair qui l'éblouisse, il te quitte du bon et du beau."

JEAN-RENE DES GREVES.

Ysabelle

Je la connais depuis les patés de sable et les céréales. Elle est devenue jolie et fine comme une mouche, son corps agile a des charmes naissants, elle aime Verlaine et les contes de Jules Lemaître. Quand nous avons bien joué au tennis nous allons nous assoir sur des pierres moussues à l'ombre d'un pommier aux fruits éclatants.

Avec le parfum des champs d'août le vent apporte l'odeur mouillée des joncs à la rive, à travers le petit parc un air capricieux et tendre nous vient de la villa, un air de Debussy. Le soleil fait des taches de rousseur aux pelouses, les cigales chantent, pas une âme alentour...

En machonnant un brin de foin, je scrute son visage penché. Je me rapproche. Alors elle lève ses yeux calmes et clairs et profonds comme la nuit de lune, alors mon cœur se fond et fait mal.

Puis elle babille avec grâce m'emplantant la tête de musique; je voudrais crier rire ou pleurer mais je reste là, comme un petit chien silencieux.

O prendre ses bras tout à coup, écraser sa bouche comme une framboise, respirer le cou mince où sa vie tiède circule. L'entendre ni contente, ni courroucée: Voyons, mais vous êtes fou! Et s'enfuir, titubant.

Mais je n'ose pas, je n'ose pas. Soit que sa voix sonore m'ébranle, soit que son chapeau de paille ait des bouts trop pointus, soit à cause du bruit d'une pomme qui tombe lorsqu'une grive s'effare, soit que je redoute sa colère et son dédain.

Je reste là, triste, troublé, taciturne. Avec une moue, demain, elle dira à ses amies: "Il est gentil mais il n'a pas inventé la poudre". Et nous jouerons encore quelques parties. Ce soir j'entreprendrai mon oreiller, et demain, s'il ne pleut pas, cela sera la même chose.

HENRI GOBLET.

Sherlock-Holmes

Hélas, il est mort! Qui? Sherlock Holmes, pardi!

S'il était encore vivant il y a quelqu'un qui lui téléphonerait car vous savez que les protestataires du fiasco-ralliement n'ont pas été pinçés.

Mais ce qu'on se trémousse par exemple dans la coulisse! Les caniches savants et qui s'affublent de costumes divers depuis le capot rapé du pipelet jusqu'à la (mot coupé par la censure) ont été dépités.

Ah! s'il vivait encore, Sherlock-Holmes...

ARSENE LUPIN.

Bandes d'Idiots.

Faudra-t-il vous répéter encore cinquante fois que les meilleures chaussures en ville sont chez Dussault?

Vous n'avez pas de raisons pour acheter vos bottes ailleurs et vous en avez d'excellentes pour les acheter là.

Bande d'idiots! A moins, et alors mille pardons, que vous n'ayiez pas à faire usage de vos pieds. Ceci arriverait par exemple si vous étiez suspendu pour six mois.

Ça c'est vu, je vous l'assure, ça c'est vu.

L'Ermite du Champ de Mars.